



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## 1939 - 1940 : UN CINQUANTENAIRE

### DE LA PRÉVISION AUX ACTES...

Extrait d'une étude de Michel Coanet, « Le Précédent 1940. Genèse et enseignements d'une défaite » :

« A l'automne de 1939, le Commandement français possédait trois certitudes :

1 - L'attaque principale des Allemands sur leur front ouest serait appliquée aux frontières des Pays-Bas et de la Belgique ; la concentration de toutes les forces offensives allemandes dans le nord de la Rhénanie dès la fin de la campagne en Pologne, lui en apportait la preuve indiscutable.

2 - Selon ses propres conceptions, il possédait le moyen de protéger le sol national avec le minimum d'aléas en s'organisant sur la position fortifiée des frontières ; elle lui permettait de rendre sa position défensive pratiquement inviolable et de conserver en réserve, à tout événement, ses meilleures forces — Divisions d'Infanterie Motorisées, Divisions mécaniques et cuirassées — capables de redresser la situation en cas de rupture de la position défensive.

3 - L'Armée française ne serait pas en mesure de pénétrer en territoire belge à temps pour porter utilement à l'Armée belge, l'assistance prévue jadis par les deux Etats-majors ; l'avance de l'Armée française en Belgique, subordonnée à une action préalable de l'ennemi, comportait le risque inhérent à tout combat de rencontre : l'impossibilité de réaliser le déploiement et l'organisation d'une position de résistance avant l'arrivée au contact.

Faisant bon marché de ses certitudes, le Commandement choisit d'établir le plan Dyle, qui prévoyait de porter l'Armée en territoire belge après le déclenchement de l'attaque allemande.

Que ce choix fût la conséquence des pressions exercées par les Britanniques au sein du comité de guerre interallié, il ne saurait constituer une excuse : le Commandement d'une armée en guerre conserve seul et toujours la pleine et entière responsabilité des actions qu'il entreprend.

J.D.C. 1988.

« Meurtrière pseudo-guerre s'accompagnant de l'évidence de plus en plus appuyée de compères entendus pour que les choses soient ainsi ».

René Char.

### BATAILLE DE FRANCE - 1939-1940

« ...les formations aériennes de la métropole (sont) affectées aux quatre zones d'opérations aériennes successivement mises sur pied et articulées en fonction du commandement terrestre :

— La première Est, mise sur pied à Nancy le 7 septembre 1939, adaptée au groupe d'armées n° 2 (Général Prételat).

— La zone d'opérations aériennes Nord, Chauny, le 1<sup>er</sup> octobre 1939, adaptée au groupe d'armées n° 1 (« manœuvre Dyle »... Belgique et Hollande).

— La zone d'opérations aériennes Sud, Dôle, le 22 octobre 1939, adaptée à la 8<sup>e</sup> armée... « parer au débordement de la ligne Maginot par le Rhin alsacien ou par la Suisse ».

— La zone d'opérations aériennes des Alpes, Valence, le 16 mai 1940 (...)

« ...Mais l'échec d'une tentative de redressement sur l'Aisne accroissait la menace d'un débordement de la gauche du groupe d'armées n° 2 et de la ligne Maginot. Il fallut bientôt songer à l'évacuation de Nancy et à notre repli à partir du 13 juin en direction du Sud (...). A Nîmes, une partie de l'état-major resta sur place ; l'autre... s'embarqua à bord d'un avion Bloch 220 d'Air France pour l'Afrique du Nord... »

Général d'armée aérienne P. Bodet (C.R.)  
(in « Icare », n° 53, 1970).

« Seul le Dewoitine 520 aurait pu rivaliser, tout en restant inférieur à lui, avec le Messerschmitt 109. Mais il ne fut mis en service que le 10 mai 1940, en très petit nombre. J'ai écrit à ce sujet : « Le 9 juin, enfin, nous allons chercher à l'usine de Toulouse les douze premiers Dewoitine 520 du groupe. Nous n'avons que l'embaras du choix, tant il nous semble y avoir d'avions disponibles. Pourquoi n'ont-ils pas été tous distribués aux unités qui avaient dû combattre, et continuaient à le faire, avec des avions presque périmés par rapport à ceux de la chasse allemande ? Nous pensons que les choses auraient pu alors se passer différemment dans la rencontre des deux armées de l'Air, et pour la protection, surtout, des troupes au sol. Ce n'était peut-être qu'une illusion, qu'une raison d'espérer venue trop tard. Mais beaucoup d'entre nous seraient restés en vie et l'aviation allemande aurait été atteinte plus rudement encore par une chasse qui, malgré son infériorité en nombre et en qualité de matériel, avait remporté de nombreuses victoires » (...)

Général Paul Stéhlin,  
ancien chef d'état-major de l'Armée de l'Air,  
in « Icare », n° 53, 1970.

### 3 SEPTEMBRE 1989 - GARE D'ORSAY (PARIS)

#### Texte de la plaque commémorative

Entre avril et août 1945, un grand nombre de rescapés des camps de prisonniers de guerre, des camps de concentration, des camps de travail forcé, tous victimes du nazisme, furent, à leur retour, accueillis dans la Gare d'Orsay, le plus important centre de rapatriement.

#### Texte d'une poésie lue lors de la pose de la plaque

Libre, libre, libre, enfin !

Premier mai, sainte journée !  
Comme une enfant nouveau-née  
Je découvre le matin.

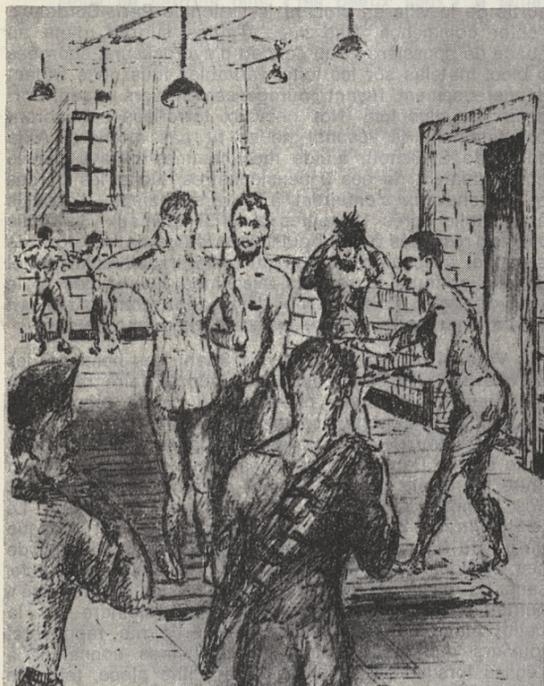
Premier matin de la vie  
Après l'ombre et le néant  
Oh ! ces champs de blé mouvant  
Ce soleil sur la prairie !

Rien, plus rien devant mes pas,  
Ni barbelés, ni barrières,  
Et dans la pleine lumière,  
L'horizon libre, là-bas !

Libre, c'est vrai, je suis libre !  
Je vais, nul ne me retient,  
Sous mon sabot le sol vibre,  
Et le monde m'appartient !

Micheline Maurel.

### LES ARCHIVES DE PAUL DUCLOUX



Mai-juin 1940 : « Sandbostel. Les douches ».

### CHANGEMENT D'ADRESSE

Je prie tous mes correspondants de bien vouloir NOTER ma NOUVELLE ADRESSE :

M. Joseph TERRAUBELLA  
3 bis, rue des Dames de Saint-Maur  
64000 PAU.

## Premier jour de mobilisation générale : des témoignages

### 1939 — L'APPEL

Les premiers jours de stupeur passés, l'évidence s'établissait dans les esprits « nous étions en guerre », la France mobilisait, nous devions aider la Pologne envahie, par l'ouverture d'un second front. Commerçant à Paris, j'assistais dès les premiers jours à des conversations vives aussi complexes que passionnantes. Les journaux se vendaient bien, semaient la confiance alors qu'il était évident que l'expédition de Norvège tournait mal et que la Pologne pliait dangereusement. La mobilisation s'effectuait avec calme, les appelés parlaient avec sérénité et confiants en un proche retour. Mais les femmes réagissaient avec colère, voyaient les boutiques se fermer l'une après l'autre et pensaient déjà au ravitaillement ; il est vrai que les grands marchés, les Halles, La Villette ne recevaient plus leurs marchandises des campagnes.

Les journées me semblaient longues ; l'incertitude me hantait « Pourquoi étais-je encore là ? » Je voyais partir mes voisins, mes clients, mes copains. Un matin, je conduisis en voiture à la gare, l'un de mes meilleurs amis et malgré l'heure très matinale sa femme et son fils Gérard avaient voulu nous accompagner. Sur le quai, envahi par les appelés et leurs familles, les séparations étaient difficiles, mais Gérard (6 ans) ne voulait pas lâcher son père et hurlait son désespoir. Je dus l'arracher brutalement et malgré moi des mains de son père pour l'entraîner jusqu'à la voiture avant que le train ne démarre ! Scène pathétique qui attirait les regards et les sourires pour l'enfant, alors que le visage caché, la mère pleurait. Reviendrait-il ? car la guerre était effective et la France avait attaqué dans la forêt de la Warnt, nos soldats avaient pénétré de huit kilomètres en territoire ennemi (Sarre).

Les jours, les semaines s'écoulaient, l'hiver approchait, j'étais toujours parisien et « embusqué » ou « planqué » je ne savais pas pourquoi ! J'étais questionné pour justifier ma présence à Paris ! Ces paroles me peinaient, je me sentais seul, aussi je me rendis un

jour aux bureaux des armées et je sus que j'étais un « Fascicule bleu » et que mon tour viendrait.

Au fil des jours l'angoisse des gens de l'arrière pour leurs parents ou amis combattant au front s'éteignait peu à peu, puisque en avant, sur les frontières, il ne se passait rien. Peu à peu le spectre de la guerre s'effaçait, nos dirigeants se montraient confiants, la campagne commençait à réclamer le retour des paysans aux champs.

A Paris, le couvre-feu gênait un peu la population, quelques-uns portaient des masques à gaz en cas... mais la vie continuait et les préoccupations quotidiennes avaient repris le dessus. Plus les semaines passaient, plus je retrouvais mon assise, heureux de lire la presse nous donnant l'espoir que la « drôle de guerre » pouvait encore se terminer par un compromis ! Nous avions fait preuve d'Alliés de la Pologne envahie en ouvrant un deuxième front chez nous ; sans trop d'insistance nos troupes étaient entrées en Sarre et revenues à leur point de départ, les Allemands repliés refusant le combat.

Décembre 1939. « Fascicule bleu. Comment se fait-il que vous êtes encore ici ? » La question entendue sans discontinuer m'agaçait, et je ne pouvais cacher ma mauvaise humeur. Dans la rue je rencontrais des policiers, des ouvriers spécialisés, des infirmes. Beaucoup de commerçants avaient fermé. L'hiver commençait à sévir et aux frontières nos soldats demandaient des lainages. Le temps leur pesait, long et fastidieux, leurs pensées étaient pour la famille, les enfants. Début décembre, j'eus la visite de deux gendarmes, contre signature j'eus alors en main mon « fascicule bleu », mais toutefois sans explication malgré les questions que je leur posai. A la lecture je compris que j'avais encore un délai de quinze jours pour me rendre « aux spahis à Compiègne ». J'employai alors mon temps à déménager mes petites affaires personnelles dans la maison paternelle en proche

Suite page suivante.

banlieue de Paris (mauvaise idée : je ne devais plus rien retrouver au retour, les Allemands ayant occupé les lieux et tout emporté).

Deux jours plus tard j'eus encore la visite de la maréchaussée, je devais me rendre à Amiens.

Noël était proche, mais je serai parti ! Les jours étaient très rapidement comptés. Je baissai alors moi aussi les rideaux de fer de ma boutique. De l'intérieur j'entendais les clients qui maugréaient devant la porte fermée. Je fus une troisième fois visité par la gendarmerie « Je devais me rendre à Toul ».

Un matin, très tôt, je prenais le train à la gare de l'Est, tout était calme ; un seul train était à quai vers lequel tous se dirigeaient. Un vieux capitaine surveillait et des employés vérifiaient les fascicules. Au départ, après les adieux sur le quai, la bonne humeur, les bavardages, les casse-croûtes, les chants (le linge sur la ligne Siegfried...) régnaient dans tous les wagons. Ce fut un très long voyage, à chaque ville le train s'arrêtait, des gars montaient, d'autres descendaient, c'était un chassé-croisé continué de mobilisés. Le soir, nous arrivions, enfin, à Toul.

Aussitôt happés à la gare par la police militaire, triés par groupes et dirigés sur différentes casernes de cette ville de garnison. Une boîte de sardines, un verre d'eau et exténués, on s'endormit sur une paillasse, tout habillé.

Très tôt le lendemain, nous fûmes conduits au « magasin ». Nous aurions préféré « le réfectoire ». Le paquetage dans les bras (gamelle, une couverture, etc) nous étions changés en « soldats bleu horizon », bandes molletières et gros « godillots » à clous, comme nos anciens de 14-18 !

Le lendemain, nous fûmes rassemblés par des officiers : de jeunes lieutenants et un capitaine de réserve en tenue kaki. Nous étions, nous, des fascicules bleus, qui à 20 ans avaient fait leur service militaire dans les troupes coloniales, soit en Tunisie, Algérie ou Maroc. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'un jour je reconnus parmi ces instructeurs, un camarade qui dix années plus tôt était au peloton avec moi au 8<sup>e</sup> Régiment de tirailleurs tunisiens à Bizerte.

Ardennais comme moi-même, nous avons été pendant notre service militaire de bons amis qui toutefois s'étaient perdus de vue à la « quille » au retour en France. Ce fut une grande joie de se retrouver, nous avions tant de choses à nous dire, mais nous nous regardions l'un l'autre souriants et pensifs. Jamais nous n'avions porté le calot du soldat, nous avions la chéchia rouge et le costume africain. Puis, stupéfaction pour moi, en lui prenant la manche : « Mais tu es lieutenant déjà, à deux galons ! » Defoin (c'était son nom) me répondit : « Eh oui, tu le seras toi aussi, mais lorsque tu monteras là-haut, et il me fit le récit suivant. Je fus mobilisé dès le premier jour, versé dans les troupes coloniales où je retrouvai les tirailleurs du 8<sup>e</sup> Régiment ainsi que des camarades de notre promotion que tu connais bien, et tous officiers. Nous avons été embarqués quelques jours plus tard à la frontière et avons attaqué en Sarre. Aucune résistance sérieuse de la part de l'ennemi, des tirs de mitrailleuses mais suivis d'un repli immédiat. Par contre nous avons subi beaucoup de pertes par les mines que les Allemands avaient semées sur le terrain. Les tirailleurs nullement effrayés avançaient toujours, leurs officiers en tête, puis l'ordre de reculer vint et nous sommes redescendus en sens inverse.

J'ai été blessé aux jambes et au sortir de l'hôpital je suis venu ici. Certainement, beaucoup de copains avec lesquels nous étions ensemble au service actif ne seront plus ; il égrena les noms de ceux qu'il avait vus avant leur marche en avant, et qui étaient peut-être déjà « tombés pour la Patrie ».

Pendant une semaine environ nous nous rencontrions le soir dans la chambrée que j'occupais et où il venait jouer aux cartes. Un soir, avisant un groupe que nous avions remarqué et qui réunissait toujours les mêmes gars un peu éloignés des autres, Defoin et moi nous approchâmes de ces silencieux, et l'un d'eux à ma question répondit : « Nous sommes des Alsaciens-Lorrains, des frontaliers, nous n'habitons pas loin d'ici, déjà notre région a été évacuée, nos familles sont parties précipitamment laissant tout sur place, mais les troupes sont venues et tout est déjà saccagé. L'un d'eux avait passé dans son village et avait vu ce que les guerres apportent comme misère dans les foyers frontaliers. Je sais, lui dis-je, étant des Ardennes, natif de Sedan, et mon camarade aussi, de Revin-Monthermé. Defoin enchaîna la conversation : « Que pensez-vous de cette guerre ? » L'un d'eux, plus bavard se leva et, venant se placer devant nous qui étions restés debout, sortit de son portefeuille une belle photo d'un soldat allemand et nous dit, les larmes aux yeux : « C'est mon frère, il est de l'autre côté et je dois tirer sur lui... non, impossible ! Je suis soldat français, mon frère soldat allemand. Mon père soldat français, mon grand-père soldat allemand sont morts sur les champs de batailles et reposent dans la même tombe ».

Quelques jours plus tard, leur table était déserte. Puis ce fut mon petit lieutenant Defoin qui disparut et que je n'ai jamais plus revu. Il était parti trop vite et je n'avais même pas pensé à connaître son adresse. Dans cette immense caserne, des groupes parlaient, revenaient sans cesse. Toutes les armes se croisaient, j'appris alors que j'étais affecté à un régiment de forteresse ! Nous étions encore habillés en bleu et nous trouvions le temps long. Nous faisons de l'instruction, du fusil (le Lebel ancien) mais les instructeurs changeaient trop souvent pour nous tenir en main. C'est ainsi que je fis comme beaucoup d'autres, je pris le train Toul-Paris, sans permission, ni billet, et arrivai sans ennui grâce à la bienveillance des employés de la S.N.C.F. à Paris. Dans l'autobus, je vis tous les regards braqués sur moi avec étonnement. Je n'avais aucun insigne, aucun numéro d'immatriculation. Les femmes me regardaient avec de grands yeux, les hommes souriaient et chuchotaient. Je restais le visage fixé sur la vitre, cherchant à comprendre cette foule qui faisait la queue devant les boutiques, et même devant les cinémas, ce qui ne s'était jamais vu avant la mobilisation, mais je sus peu après que les salles de spectacles ne fonctionnaient pas la nuit ; alors il fallait bien se distraire de jour...

La guerre ne concernait que ceux qui avaient un proche absent du foyer, elle existait aux frontières pour

les mobilisés mais pas pour les parisiens dont les préoccupations étaient le ravitaillement et le froid, car l'hiver s'annonçait rigoureux.

J'arrivai chez mes parents à la nuit tombante. Surprise et joie. Ma mère toujours souriante s'empressa à ses fourneaux pour faire le repas du soir, sachant ce qui me ferait plaisir. Mais Père se montrait plus soucieux après qu'il eût marqué son étonnement pour mon uniforme bleu, qu'il avait porté lui aussi en 14-18 ; je dus répondre à de nombreuses questions.

J'embauchai une de mes sœurs pour couper et arrondir les pointes de mon calot mis dans ma poche en sortant de la gare de l'Est ; la plus jeune me mit sur la tête la chéchia que je portais dix ans plus tôt.

Tout le monde jubilait, excepté papa. Le dîner terminé, maman et mes sœurs lavaient, couvaient mon « paquetage », lorsque mon père s'asseyant près de moi, me chuchota : « Tu as dit devoir repartir demain dimanche dans la nuit. Que tu étais là sans permission. C'est grave mon fils, nous sommes en guerre et tu es un déserteur ! Reprends le train demain matin au plus tôt, je te le demande ».

Le lendemain, j'obéissai, au désespoir de ma mère. Je rentraï à la caserne sans ennui et cette semaine-là je changeai de couleur : tenue de campagne. Nous étions tous des anciens « africains ». Regroupés en un bataillon d'isolés nous montions vers Bitche, Verdun, Remiremont, Gérardmer. La captivité ! Six ans plus tard je rentraï à Paris. Mon père très malade m'avait attendu... pour mourir peu de temps après. Je reste fier d'avoir obéi.

B. ADAM.

### « QUAND UN SOLDAT... »

Mon grand-père était décoré de la guerre 1870-71.

Mon père avait fait tous les secteurs du front de 1914-18 et était rentré médaillé, mais aussi gazé.

Jamais deux sans trois, dit-on.

En ce qui me concerne — je suis de la classe 25 — la mobilisation s'est faite en deux temps.

Nous avons des pactes d'assistance avec la Pologne et la Tchécoslovaquie. Hitler, qui voulait une paix de 1000 ans avait commencé par attaquer la Pologne.

J'ai donc été, par affiche n° 3, appelé le 24-9-38 au 45<sup>e</sup> R.I.

Les anciens musiciens, dont j'étais, et qui ont vocation de brancardiers en cas de conflit, furent désignés... pour réquisitionner les chevaux. J'étais quand même étonné qu'au bout de 48 heures, le régiment se mettait en marche, à pied bien sûr, suivi du train des équipages, au milieu duquel fleurissait la voiture du laitier.

A la conférence de Munich du 5-10-38, Daladier et Chamberlain capitulèrent devant Hitler et Mussolini.

A cette occasion, nous avons eu une permission exceptionnelle pour aller chercher nos instruments et faire danser sur la place publique. La France entière était en fête : « Vive Daladier ». Les dictateurs n'étaient pas prêts, et l'appétit d'Hitler enfin excité. Comme il ne s'était pas contenté du quadrilatère de Bohême, la France et l'Angleterre déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939.

Quels souvenirs ai-je conservés de la déclaration de guerre ? Je me rappelais surtout celle du 2 août 1914, j'avais 8 ans, le tocsin qui sonnait, le garde champêtre qui faisait résonner son tambour à tous les carrefours du village, les affiches avec les drapeaux entrecroisés, et surtout, les femmes en pleurs, qui étreignaient leur mari, bardé de musettes, avec les enfants accrochés à leurs jupons et qui ne comprenaient pas très bien.

J'ai compris, moi, quelques jours plus tard, le 30-8-14, jour de mon anniversaire, lorsqu'avec ma mère et ma sœur nous avons traversé, pour rentrer à la maison, le champ de bataille de Saint-Quentin à Bel-lenglise. Des morts partout. Autour d'une maison en ruines les cadavres d'une quarantaine de Français et une dizaine d'Allemands. On avait sacrifié un bataillon du 10<sup>e</sup> territorial, régiment de mon père, pour retarder l'avance allemande. Des femmes de la région cherchaient sous un soleil de plomb, pour voir parmi les morts si malheureusement leur mari n'était pas parmi eux.

Beaucoup de soldats étaient restés un peu partout, écroulés sur les « dizeaux » de bottes de blé fraîchement moissonné. Je ne m'étais pas... et arrivons à la déclaration de guerre de 1939.

Sur mon livret militaire, je lis « Rappelé une deuxième fois, le 25-8-39, incorporé au 348<sup>e</sup> R.I., 5<sup>e</sup> compagnie, qui formait avec le 91<sup>e</sup> et le 291<sup>e</sup> la division de fer des Ardennes « Les Sangliers ». Pour moi, la mobilisation c'était du déjà vu. Ma femme, comme les autres, pleurerait avec notre bambin de 3 ans dans les bras, et son gros souci — les autres viendraient après — était de n'avoir rien oublié dans la musette (casse-croûte, linge de corps, cuiller et fourchette, etc.)

A la précédente, les mobilisés nourris de patriotisme, partaient reconquérir l'Alsace et la Lorraine et avaient écrit sur les wagons (40 hommes - 8 chevaux) : « Train de plaisir pour Berlin »...

Cette fois, sûrs de notre ligne Maginot, nous allions encercler le Reich nazi qui allait bientôt demander la paix et nous serions rentrés chez nous pour Noël et avant l'hiver. L'hiver, nous l'avons occupé à faire du jardinage, à profiter de nos permissions pour apporter notre appareil photo. Nous avons beaucoup de chiens.

Du milieu du pont de Kehl, les haut-parleurs allemands hurlaient : « parlez moi d'amour », pendant que le traître Ferdonnet, par radio Stuttgart, nous serinait que nous allions encore être une chair à canon pour les Anglais.

Pendant ce temps, en face, les autres mobilisaient à outrance, construisaient Stukas, Messerschmidts et des nuées de chars. Les plans de feux que j'avais établis pour mon capitaine dans la pointe de Givet ne ser-

viraient à rien. Comme les Huns... les Prussiens... ils sont passés par la plaine ; c'est bien plus facile. Comme ont dit et écrit les Allemands : « En 1939, les Français devaient l'emporter ». Hélas !

Mon impression, une fois parti, fut que j'abandonnais tout : femme, enfant, maison... et que je ne reverrais peut-être jamais rien.

« Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a...  
Quand un soldat revient de guerre il a...  
Il a d'la chance et puis voilà !

Virgile PION - 4049 V.B.

### DES CHEVAUX ET DES HOMMES

Mobilisé dès le 23 août 1939 au Centre d'artillerie de Poitiers, je fus envoyé avec 10 autres titulaires de fasc.-blancs, à Croutelle petit village à 5 km environ, lieu de cantonnement. Un simple brassard tricolore au bras, en vue de la préparation d'une formation, batterie de 75 hippo. mod. 17. Chaque soir un capitaine instructeur à l'E.O.A. de Poitiers, venait nous faire visite.

En tant que chef de ce petit groupe, il me confia un soir une enveloppe scellée « à ouvrir en faisant appliquer les instructions dès déclaration des hostilités ». Dans la nuit du 29 et c'est mon carnet de route qui parle, (ce carnet que malgré la drôle de guerre, la captivité et ses fouilles, les aléas de la vie, j'ai ramené et gardé), un gars de garde vint me prévenir que le capitaine venait d'arriver et m'attendait. Vite je me présentais à lui. Il était seul avec son chauffeur. Il m'annonça que la guerre allait éclater dans les 24 ou 48 heures et que de ce fait, devaient arriver, dans les prochaines heures ici, un lieutenant, un adjudant-chef et un sous-off. comptable. Lui viendrait prendre le commandement de cette nouvelle formation le 31 août.

Il me confirma d'avoir à mettre en application le contenu des instructions de mon pli. Il me quitta sur un bref salut et son auto l'emporta dans cette douce nuit d'été. Hélas il disait vrai et tous mes camarades lecteurs du Lien se souviennent de ces premiers jours de la mobilisation.

Le 3 septembre de bon matin cet officier me donna l'ordre d'aller chercher, avec bons de réquisition, les 120 chevaux de la batterie en formation, à Poitiers, Caserne Dalesme. « Prenez, me dit-il, 20 hommes, 2 sous-off. ; n'oubliez pas les cordes. Je désire que tout soi exécuté ce soir. Vous ferez 2 voyages, 3 chevaux par homme. Un ce matin, un ce soir. A 17 heures, tout doit être terminé, les chevaux ravitaillés et placés aux endroits du village déjà prévus ».

Immédiatement je ramassai mes 20 volontaires, 2 sous-off., tous en civil (bien entendu, la France toujours prête, nous n'avions touché ni un costume, ni un harnais, ni une arme). Des 2 sous-off., un, de suite, m'était devenu sympathique, maquignon dans le civil, il avait servi 5 ans au Maroc dans les spahis du Lieutenant El-Glaoui (le fils du Sultan). Cet ami, pour ce récit, je l'appellerai « Spahi », car je tiens à respecter sa mémoire, il a été tué le 13-5-40 en Belgique, avec beaucoup d'autres hélas, écrasés par le déluge des chars et des avions allemands. Je lui dédie d'ailleurs ce récit car je lui dois beaucoup.

Au tout début de la matinée du 3-9, donc nous arrivions à Poitiers où dans la cour de la caserne, piaffaient, perdus et affamés des centaines de chevaux réquisitionnés. Mon ami Spahi circulait déjà au milieu des chevaux les examinant en connaisseur. Il désignait ceux choisis à un de mes hommes qui le suivait, moi je remettais mon bon et faisais rassembler ces chevaux sur cette petite place de Montier-Neuf, qui jouxte cette caserne. Vers midi les 120 bêtes étaient rassemblées.

Premier départ immédiat de 60 chevaux par Croutelle. Je laissais Spahi et 1 homme pour garder les 60 autres faisant partie du deuxième convoi. Dès la sortie de la ville en prenant la nationale Paris-Bordeaux, l'enfer commença. Une nuée d'autos surtout, dans un nuage de poussière et un concert d'avertisseurs, chargées à bloc, matelas sur les toits, véritables fous nous frôlant dangereusement, fuyant courageusement vers le sud, Bordeaux ou plus loin. Nos chevaux terrorisés se cabrant constamment, le résultat ne se fit pas attendre. A la sortie de St-Benoît, un de mes hommes effrayé par le comportement de ses 3 pensionnaires, lâcha les cordes et les chevaux s'enfuirent à travers champs. J'arrivais à Croutelle après 13 heures avec 57 animaux. Je remis vite les rescapés à celui qui faisait office de sous-off. de semaine, avec ordre de les ravitailler rapidement, et tel un écolier fautif je repartis avec mes 19 hommes et le sous-off. vers Poitiers, me demandant comment allait se terminer cette affaire, après le deuxième retour !

Vers 14 heures je retrouvais Spahi, ses hommes, les 60 chevaux. Il s'était débrouillé pour se faire ravitailler gratuitement, hommes, chevaux ; le calme régna. Je lui confiais ma triste aventure. Il se leva de son banc, choisit 2 hommes et rentra dans la caserne, par curiosité je le suivis. Dans la cour régnaient une grosse animation entre les divers groupes venant chercher leurs chevaux. Les hommes mangeaient, buvaient, le verbe haut. Le petit vin de Saumur et la chaleur donnaient presque un air de fête, de foire. Spahi, calme, olympien, suivi de ses 2 aides circulait flattant les chevaux, et miracle, sans un geste un cheval « mal attaché, ou détaché » quittait furtivement sa place et allait rejoindre sur la petite place nos 60 pensionnaires... Je me rappellerai toujours que les 4 coups de 16 heures sonnaient à l'église lorsque nous quittâmes la petite place, tels des voleurs à la tire avec 63 chevaux solidement encordés.

Le retour bien plus calme que le matin se fit sans incident et à 17 heures environ, nous arrivâmes à Croutelle, mission accomplie. Nos 120 chevaux réunis, logés et ravitaillés. Je rendis compte au capitaine, aucun commentaire. Je pouvais enfin respirer mais quelle journée et merci encore à mon malheureux Spahi, mort pour rien. Que Dieu lui pardonne son larcin (si vol il y a), moi je dirais débrouillardise.

Henri FISSE.



# COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Excepté dans son numéro de juillet-août, cette rubrique a été régulièrement assurée. Voici, les vacances achevées, la suite du courrier que vous nous avez adressé avec fidélité et amitié au cours de l'année.

## ● Bienvenue à nos nouveaux adhérents :

**GANNE Marcel**, Courteranges, 10270 Lusigny-sur-Barse.

**CLERC Georges**, 10, rue Paul Cézanne, 25300 Pontarlier.

**DESSOUTTER**, 20, rue de Calais, 59140 Dunkerque.

## ● Et merci pour notre Caisse de Secours à nos amis :

**RODRIGUEZ Ismaïl**, un P.G. du 1A, relation de P. DURAND, notre ami mussipontain.

**FAURE Pierre-Jean**, 41, Cours Tourny, 33500 Libourne.

**PETITIN Raymond**, Les Douanets, 39520 Fonceine le Bas.

**MARLANGEON**, 88500 Mattencourt.

**EVEN Gabriel**, qui demeure maintenant au 53, route de Sospel, 06500 Menton.

Mme Vve **MAINDRON Lucie**, Foyer Soleil, 85140 Chauché. Après avoir subi bien des ennuis de santé s'en remet tout doucement et nous écrit : « Par cette lettre, je remercie M. Jean AYMONTIN pour son livre qui m'a rappelé ce que mon mari me racontait sur le temps de la captivité. Aussi des cousins et des amis m'ont demandé de le leur prêter, ce que j'ai fait de bon cœur et ils l'ont beaucoup apprécié ».

Nous remercions l'Abbé **CHAPUS Fernand** de nous avoir signalé le cas d'un ancien du Stalag XB : **PETIT Julien**, né en 1907 et orphelin de guerre 14-18. Il a cinq enfants qui l'entourent bien. Souffrant d'une artérite, on vient de l'amputer d'une jambe ! Il nous est difficile de décrire l'émotion qui nous a étreints à l'annonce de cette pénible opération. Nous souhaitons à notre ami **PETIT Julien**, 07110 Rocher, de garder bon moral.

**AUBEL Henri**, 83136 Forcalquier.

**AUMONT André**, 91540 Menecy.

**BEAUBOIS Julien**, 18000 Bourges.

**CHARPENEL Julien**, 26770 Taulignan.

**Marcel et Simone BERNARD** qui nous envoient une jolie carte de Reno, Nevada, avec l'espoir de gagner leur voyage pour la France dans ce pays de machines à sous !

**DAUREL Yves**, 33560 Carbon-Blanc, ainsi que son épouse, ont la joie de nous annoncer le mariage de leur petite-fille Sandrine, à qui nous souhaitons longue vie remplie de bonheur, ainsi qu'à son époux Régis.

**DEBACCKER Fernand**, 59190 Hazebrouck.

**FRITSCH Gilbert**, 54600 Villers-les-Nancy.

**HALLEY Georges**, 52000 Chaumont.

**HARDY Gabriel**, 91490 Milly-la-Forêt.

**KALINDERIAN Paul**, 13001 Marseille.

**LELONG André**, 10130 Ery-le-Châtel.

**MAGNIER André**, 84110 Vaison-la-Romaine.

**MONSAVOIR Raymond**, 27950 Saint-Marcel.

**PATARIN Raymond**, 85490 Benêt.

**LAMBERT Armand**, 02590 Etreillers.

**PAVAT Georges**, 39570 Nogna.

**SECCHI Marguerite**, 74150 Rumilly.

**SERRETTE Léon**, 39250 Mignovillard.

**PARCZANSKI Louis**, 75011 Paris.

**DELMAJA François**, 10360 Essoyes, avec l'espoir que l'opération qu'il a subie ne sera plus bientôt qu'un lointain souvenir...

**DELVAUX Louis**, 06500 Menton, lequel, comme la majorité de nos camarades n'oublie pas notre Caisse de Secours. Ainsi :

**COLOMB Roger**, 45760 Boigny-sur-Bionne.

**VIOLET Clément**, 40180 Dax.

**DERISOUD Félix**, 74270 Frangy.

Mme **DIEGELMANN Marie-Louise**, 88100 Saint-Dié.

**ANDRE Maurice**, 84100 Orange.

**GEOFFROY Paul**, 88140 Contrexeville.

**GROSS Camille**, 78800 Houilles.

**WAKEFORD Joseph**, 56400 Auray.

**NOLHAC Pierre**, 43270 Allègre.

**TAILLAD Julien**, 63000 Clermont-Ferrand.

**BRUNIER Charles**, 63390 St-Gervais-d'Auvergne.

**BARRAQUE Joseph**, 64300 Orthez.

**GENOIS Marius**, 13100 Aix-en-Provence.

**VINCENT Fernand**, 33830 Lugos-Belin.

**RABOIN Paul**, 92420 Vaucresson.

**REYNAL Jean-Marcel**, 33220 Ste-Foy-la-Grande.

**CAVALLERA Fred**, 13120 Gardanne.

**MARTRES Elie**, 82130 Lafrançaise.

Mme **SAVONA Joan**, 76540 Valmont.

**BORGEL Fernand**, 74000 Annecy.

**DUBOIS Léon**, 71710 Moncenis.

**RAULT Pierre**, 14123 Ifs.

**MARTIN Emile**, Mettrie, 35680 Bais. Merci et meilleure santé.

**MOULIN J.-B.**, 41660 St-Genest-Malifaux.

**GUIGNES Raymond-André**, 88, rue des Augustins, 46000 Cahors.

**MASSON Fernand**, 37130 Langeais.

**AVRIL Raymond**, 85400 Luçon.

**BROSSIER Marcel**, 69450 St-Cyr-au-Mont-d'Or.

**RAVEL Julien**, 69290 Craponne.

**VIOTTI Albert**, 25300 Pontarlier.

**ATTALI Lucien**, 06310 Beaulieu-sur-Mer.

**POTTIEZ C.**, 7670 Belœil.

**SEUROT Alex**, 92600 Asnières.

**BROSSIER Marcel**, 74700 Sallanches.

**ARGUEL Emile**, 12290 Pont-de-Salars.

**MARILLAUD André**, 79320 Moncoutant.

**L'Abbé PETIT René**, 70200 Lure.

**BLANDIN Pierre**, 35220 Châteaubourg.

**MONNET Adrien**, 63000 Clermont-Ferrand.

**LEVEQUE Gabriel**, 38530 Pontcharra.

Mme Vve **VACHON**, 38380 St-Laurent du Pont.

**LEFORT Joseph**, 44100 Nantes.

**SAVELLI Francis-Jean**, 20220 L'île Rousse.

**DENEUVILLE Noël**, 59830 Cysaing.

**NICLOT Maurice**, 92400 Courbevoie.

**MARTIAL Pierre**, 85700 Saint-Mesmin.

**BARBIER Georges**, 62100 Calais.

**CIBRARIO Jean**, 84130 Le Pontet.

**COURBIERE Jean-Marie**, Rue Merle, 69510 Thurins.

**GLEIZES Albert**, 34220 Saint-Pons.

Mme **RIVIERE Yvonne**, 92100 Athis-Mons.

**MANSIAUX Paul**, 38260 La Côte Saint-André.

**MANCINI Louis**, 38320 Eybens.

**ROCHE Emile**, 69960 Corbas.

**LAIME Albert**, 68330 Huningue.

**BRUN Aimé**, 13007 Marseille.

**FRANZ Jules**, 04000 Digne.

**PROST Gaston**, Thonon-les-Bains, en le remerciant, comme tous nos amis, pour leurs souhaits de longue vie à notre « LIEN ».

Mme **LIGON Félicie**, 74130 Bonneville.

**COCAIGNES François**, 29222 Plouenan.

**VALENTINI Augustin**, 20200 Bastia.

**GAUTHIER René**, 86000 Poitiers.

Mme **MAIGNAN Suzanne**, 60100 Creil.

**LASSIDOUET Louis**, 33470 Gujan-Mestras.

**LAGUERRE Maurice**, 54780 Giraumont.

**JOLLY Marcel**, 85300 Challans.

Mme Vve **VALLI Joseph**, 20000 Ajaccio.

**SOLANS Adrien**, 65200 Bagnères-de-Bigorre.

**FRANTZ Marcel**, 54860 Haucourt-Moulaine.

**AUMON-POULAIN M.**, 44000 Nantes.

**PONTANA Antoine**, 13013 Marseille.

**STEENIS Baudoin**, 1341 Ceroux Mousty.

**BRUANT Guy**, 45100 Orléans.

**LEHERPEUR Paul**, 14480 Creully.

**BRETTEL Roger**, 44810 Héric.

**HOUOT Pierre**, 88430 Corcieux.

**BOURTON René**, 57130 Ars-sur-Moselle.

Mme **DOEBELIN Charlotte**, 70290 Champagny.

**PANIZZA Charles**, 25000 Besançon.

**GESLAND Paul**, 83260 La Crau.

**LECLERC René**, 58000 Nevers.

**HUCK Jean-André**, 93110 Rosny-sous-Bois.

**FEVRIER Louis**, 24600 Ribérac.

**GRILLON Raymond**, 33120 Arcachon.

**GOUGNON Roland**, 17600 Saujon.

Mme Vve **AUZIAS Maurice**, 77410 Claye-Souilly.

**VIDAL Roger**, 81300 Graulhet.

**BAILLET R.**, Chalons.

**LIMAROLA Antoine**, 94230 Cachan.

Mme **TRIBOUILLARD Andrée**, 14000 Caen.

**DURY Pierre**, 71760 Issy-L'Evêque.

Mme Vve **GENIN André**, 88320 Lamarche, en profite pour envoyer à tous ses meilleurs vœux en souvenir de son cher André, notre camarade de souffrance disparu voilà déjà 6 ans. Elle ajoute : « Je tiens à vous dire aussi que je n'oublierai jamais ces tristes années où tant ont souffert. Hélas, nos rangs s'éclaircissent et il faut se serrer les coudes maintenant. On ne peut rien faire d'autre. J'attends avec impatience le prochain Lien qui nous relie encore un peu ».

Je crois que nous parlons insuffisamment de nos chères amies qui restent fidèles au souvenir de nos compagnons de captivité en faisant entièrement partie de notre Amicale. Par ces lignes, et au nom de mes camarades, je leur fais part de toute notre affection et les remercie pour leur constance envers nous, et leurs dons à notre Caisse de Secours. Merci encore, Chère Amie, et surtout meilleure santé.

**CAILLETEAU Eugène**, 17590 Ars-en-Ré.

**BOSSU Albert**, 38700 La Tronche.

**LE FRANÇOIS Paul**, 14450 Maisy.

**SAINT-MARTIN Jean-Louis**, 12370 Belmont-sur-Rance.

**OUIRA Adrien**, 75012 Paris.

**WARIN Jean**, 60000 Beauvais.

**SAGUET Hubert**, 51240 La Chaussée-sur-Marne, de qui nous attendons avec impatience son récit sur ses retrouvailles de quatre camarades du même kommando 769 X B.

**HAHAN Marcel**, 85400 Luçon.

**VIGNOT Olivier**, 77510 Rebais.

**TUDEAU Marcel**, 85150 La Mothe Achard.

**SAMUEL H.**, 57157 Marly.

**RIGAL Ernest**, 46100 Figeac.

**MOLAGER Gabriel**, 42110 Pouilly-les-Feurs.

**LOEB Georges**, 75016 Paris.

**LAKS Charles**, 75012 Paris.

**IMBAULT Albert**, 45310 Gémigny.

**BARRANT Louis**, 59620 Aulnoye-Aymeries.

**BUNEL Pierre**, 61200 Argentan.

**MARTIN Pierre**, 27300 Bernay.

**FLORENTIN G.**, 94000 Créteil.

**VERBA Robert**, 15, rue de Wattignies, 75012 Paris, qui écrit : « Lorsque j'étais jeune j'écrivais énormément : des pensées, des histoires, des poèmes, etc... Un jour j'ai même écrit quelque chose que Le Lien a accepté sans aucune hésitation. — Quoi donc ? — Un bulletin d'abonnement pour un an ! »

**BARRAQUE**, Mazerolles, 64230 Lescar.

**SANSOULET Firmin**, 64270 Salies-de-Béarn « Bosquet ».

Mme **MAGNAN Paul**, nous fait part du décès de son mari le 18 juillet 1988. Nous lui disons toute notre sympathie et nous la remercions pour son geste de fidélité.

—O—

## DU VERLAN DANS LE « COURRIER »...

Gare ! les fumistes sont parmi nous...

Il aura fallu l'œil attentif de l'ami **PERRON (Norrep)** pour en découvrir un, benoîtement caché dans le Lien de septembre — l'intérimaire de service n'y ayant vu que du feu (UEFI!).

**BRAVE Trébor** (alias **VERBA Robert**) est l'auteur de cette potache...rie dentaire, ce qui ne saurait surprendre.

« J'ai bien ri de son histoire... J'espère que sa cure à **NOHCACRA** (Arcachon), foutu pays, lui aura remis les **SFREN en ECALP** », m'écrit Perron.

**LI-TIOS ISAI** !

**6° GENIE ET STALAG XC**

**CHAILLOT Elie-Pierre**, né le 28-12-1918 à Apremont (Vendée). Affecté en septembre 1939 36° Bataillon du 6° Génie - 1<sup>re</sup> Compagnie, avec le Capitaine **NOUVEL** et

le Lieutenant de **BRESSON**. Ensuite affecté à la Cie Hors Rang avec le Chef **BLANCHET**. P.G. le 21 juin 40 à Forcelle-sur-Guygnis et ensuite immatriculé en Allemagne au Stalag XC.

Les camarades qui pourraient l'avoir connu, soit au 6° Génie, soit au Stalag XC, peuvent donner leur adresse à **Robert DUHARD**, 33240 Saint-Gervais, qui transmettra par l'Amicale des anciens du 6° Génie à Angers. Merci.

## DECES

Après notre appel de cotisations habituel, nous avons eu connaissance de la disparition des camarades et amis suivants :

**PIRE Georges**, 54800 Jarny.

**CAYREL** (communication de son fils Michel).

**MATHIAS Maurice**, 69160 Tassin-la-Demi-Lune.

**LABAT Roger**, 89160 Gigny-Ancy-le-Franc.

Nous présentons nos très sincères condoléances aux familles de ces amis.

## Michel BROT

Les mauvaises nouvelles se succèdent ! C'est très indirectement que nous avons appris la mort de notre camarade et ami **Michel BROT**, le fidèle d'entre les fidèles du Bureau de l'Amicale. Hospitalisé depuis plusieurs semaines, il est mort pendant son sommeil.

Michel était ce garçon effacé qu'on voyait les jours de permanence, assis devant sa petite presse à bras, imprimant mois après mois les bandes-adresses du Lien. Il s'acquittait de son travail consciencieusement, en dépit d'un handicap qui, depuis son retour du camp en 1941, l'empêchait de communiquer avec autrui comme son intelligence l'aurait permis — ce dont il souffrait assurément, mais en silence.

Adieu Michel, nous ne t'oublierons pas. Ta fine écriture va nous manquer...

A Mme **BROT** et à sa fille, l'Amicale présente ses plus sincères condoléances et les assure de son entière sympathie.

J. T.

## CARNET BLANC

M. et Mme **Yves DAUREL** sont heureux de vous faire part du mariage de leur fils **Benoît** avec Mlle **Armelie LEFEUVRE**, à Carbon-Blanc (Gironde), le 7 octobre 1989.

Félicitations et meilleurs vœux aux nouveaux époux.

## LA CORRESPONDANCE DE L'ETE

**MOURIER** et Mme : une cure à Gréoux-les-Bains, que nous espérons bénéfique à terme.

**POTTIEZ** et Mme, **LECLERE** et Mme, Y. **HAVELANGE** et Mgr P. **CARRIERE**, ancien évêque de Laval (ex KG du VC) nous saluent avec amitié.

**CHABERT André**, Grenoble : c'est une carte plutôt ancienne, oubliée — il nous pardonnera — qui pose la question de la fusion de notre amicale avec les VA-VC. C'est une éventualité qu'on ne saurait rejeter a priori, mais elle ne nous a pas été présentée officiellement par les responsables ; elle n'a donc fait l'objet d'aucun échange de vues à ce niveau... Merci au « brûleur de loupes » pour ses compliments.

**VAUGIEN Charles**, séjour de vacances dans un village de P.G.... situé dans la presqu'île de Giens. Merci, ami.

**JAMESSON Rosa**, en cure à Bagnoles-de-l'Orne. Merci à vous et bonne santé par la suite.

**BERCOWITZ Bernard**, en vacances au Pays Basque, envoie à ses amis du VB une pensée amicale.

**VAILLY Pierre**, d'Epinal, « mes meilleures amitiés à partager avec tous les anciens d'Ulm ».

**BELIN Adrien**, 86400 Linazay-Civray : sa santé est revenue. Il donne un coup de chapeau chaleureux à tout le Bureau. Merci pour ta cotisation.

**GALMICHE René**, Giromagny, remercie « pour Le Lien dont la lecture nous rajoutait, amitiés à Henri Perron et à tous les anciens ». Il nous fait part de la disparition de deux camarades du VB, évadés de 1941 et 1942, mais non membres de l'Amicale, G. **Goetz** et P. **Tuailou**.

**GERARD René**, 54115 Vandeleuille (XB), recherche l'interprète du bureau d'entrée du camp de Sandbostel, **André LANG**. Celui-ci n'étant pas de nos adhérents, si quelqu'un est en mesure de nous renseigner, nous transmettrons.

**CUISINIER Fernand**, nous communique sa nouvelle adresse : 33, avenue Victor Hugo, 64110 JURANÇON — un voisin en perspective ! — et nous informe par la même occasion du décès d'un camarade : **Edouard Hôo**, 64290 Bosdarros-Gan ; un homme de grande générosité en milieu ancien P.G. Nos condoléances à Mme **Hôo** et à son fils **Alain**.

**DURAND Pierre**, de Pont-à-Mousson, une longue lettre dont voici quelques courts extraits : « Lien de juin / Je ne te cacherais pas que mon intérêt se porte depuis quelques mois sur le roman de

GROS Eric, lui, est un grand « voyageur » ! Il va de Fontainebleau à Cancale (les huîtres), de là à Auch (le foie gras) et sa région ; de châteaux en bastides il parcourt ce qu'il appelle la « terra incognita » gasconne ! Un détour par le Comminges (St-Bertrand) et Moissac, et c'est de nouveau la mer à Cancale ! Ouf ! Quo usque...

DARCHIS, notre porte-drapeau, « emmagasine des forces pour l'hiver » dans l'île de Beauté, hélas cruellement éprouvée par le feu...

PINCHON Paul, 60000 Beauvais : bien reçu ton chèque. Merci.

LANGVIN Joseph, notre Président reste fidèle à la plage océane de St-Palais (Charente-Maritime).

A peine rentré de son XX<sup>e</sup> voyage à Sandbostel (photo), notre ami DUCLOUX a retrouvé sans plaisir

#### XX<sup>e</sup> VOYAGE P.G. A SANDBOSTEL.



A gauche : Paul DUCLOUX ; à droite : Jean POUDEVIGNE (porte-drapeau).

ses ennuis de santé. Nous savons qu'il souffre de graves ennuis oculaires qui vont entraîner l'énucléation d'un œil — à l'heure où ces lignes paraîtront, l'opération aura probablement eu lieu. Après une douzaine d'interventions successives qu'il a supportées avec grand courage, nous souhaitons à l'ami DUCLOUX une longue détente dans la sérénité et le calme auxquels il a droit. Ecrivez-lui un petit mot ou téléphonez-lui, ça lui fera plaisir. (Place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet de Joux. Tél. 85 24 60 75.

BROT Michel, Paris. De ce pilier de notre bureau, rue de Londres, la santé n'est pas non plus très brillante, depuis déjà de longues semaines...

Hospitalisé à l'hôpital Rothschild pour des examens délicats et longs, Michel est fort éprouvé. Ponroy a été lui rendre visite mais toute conversation avec lui est pratiquement impossible. Seule la présence physique d'un camarade à ses côtés peut lui être de quelque secours. Nous lui souhaitons de tout cœur une amélioration de son état de général et nous assurons Mme Brot de toute notre sympathie. (Décédé depuis).

MAISTRET Georges : « Je vous suis très reconnaissant des deux récents numéros du Lien que j'ai reçus hier et que j'ai aussitôt lus avec le plus grand intérêt. Je vous suis très reconnaissant des éloges que vous avez bien voulu exprimer au sujet de mon livre. Moi, dont le père a servi la France comme officier d'artillerie en 1914-1918, puis en 1939-1940, j'avais le regret de n'avoir pas été appelé à combattre pour mon pays (en dehors d'un mois de maquis en fin d'occupation allemande). Je pense que mon père, un ardent patriote — décédé en 1961 — est maintenant satisfait, dans l'Au-Delà, de ce que j'ai réalisé à Fermont, pour l'honneur des combattants de 39-40 » (...)

FISSE Henri habite Bourg-sur-Gironde, Lucien FOURCASSIES lui, habite Laroque (Gironde), 200 km environ le séparent et le grand âge aussi. Le premier dans une aimable lettre à l'écriture ravissante, assurée, me demande de transmettre ici au second, qui « adore le Lien »... toute son amitié ainsi que ses sentiments fraternels. En deux mots, Lucien, tu as le bonjour d'Henri ! et tous les deux vous avez le mien.

GANNE Marcel, et le bombardement de Ulm (fin) : « J'ai lu avec attention les articles de mon ami et homme de confiance du kdo de Buch, Robert Schneider et de Roger Clergeot. Ce dernier a raison, le nombre de victimes a été de 22.600.

« Travaillant dans une scierie et y conduisant un tracteur, je livrais des planches et madriers empilés sur un très grand plateau, ceci pour les besoins de la Wehrmacht. Ce matériel, tracteur et plateau, fut réquisitionné avec son chauffeur et le 20-12-1944, au petit matin, je commençais l'évacuation des familles et ce qui restait de leur mobilier. D'où mes contacts avec des responsables de secteurs de défense passive qui m'ont donné ce chiffre.

« Pénétrer dans Ulm ce matin du 20 décembre c'était découvrir des scènes atroces ; par — 20° des femmes et des enfants devant leurs immeubles calcinés, des cadavres à leurs côtés, les enfants pleurant, les femmes affolées désespérées, les vieillards jurant contre la guerre (il était temps !)

« A ce moment, devant tout ce drame mon cœur n'était plus celui d'un prisonnier, avec toutes ses rancœurs, sa haine pour les chleuhs, son mépris, mais le cœur d'une homme normal, aux sentiments normaux, entouré de malheureux innocents qui avaient cru à un homme, devenu despote, mais qui, dès 1933, les avait sortis d'une terrible crise économique...

« Durant trois jours nous avons vu Ulm brûler nuit et jour, et pourtant nous en étions à 3 kilomètres à vol d'oiseau. Que de tués, civils et prisonniers de toutes nationalités confondues !

« C'est affreux la guerre, c'est terrible. Pourquoi ceux qui la décident ne la font-ils pas ? »

— 0 —

LAVIER Roger : notre cher ami, déjà fortement éprouvé dans sa famille, joue de malchance. En voulant éviter à sa femme une chute dangereuse, il est tombé à la renverse, s'arrachant une partie du cuir chevelu et se contusionnant gravement. S'étant contracté à

l'excès dans ce mouvement désordonné, il souffre de l'estomac au point d'être obligé de dormir... dans un fauteuil.

Nous espérons qu'à l'heure où ces lignes paraîtront, il sera remis de tous ces désagréments. Et nous l'assurons ainsi que Mme Lavier de notre fidèle amitié.

MASSON Fernand, lui, est amoureux des grands espaces et des lointains inaccessibles. Il nous adresse « son amicale pensée de la lointaine lakoutie, où je vogue sur la Léna et le « Michail Svetlov ». Le fleuve immense est calme et puissant dans son cours moyen (7 à 15 km de large !) Le temps idéal est chaud ».

La Loire à son retour lui sera apparue comme un filet d'eau...

PIEROTTI Lucien : « ... Je suis en Corse depuis le 1<sup>er</sup> juin. Nous avons eu un terrible incendie, notre bois a été atteint, sans gravité heureusement grâce à des amis qui ont lutté avec moi contre les flammes qui venaient de partout poussées par un vent d'une violence inouïe. La montagne est noire et les alentours du village aussi. C'est bien triste ».

Sois sans crainte, cher ami, la feuille et l'herbe repousseront plus vertes demain.

BOULANGER Louis, de Bar-sur-Seine, ce témoignage à la suite d'une correspondance personnelle à un magazine de télévision, signée de mon nom et qu'il a remarquée :

« Comme promis hier soir au téléphone, je vous écris pour vous dire ceci : non, les anciens de 40 ne sont pas oubliés par tout le monde, mais il est regrettable, odieux et révoltant qu'ils le soient aux plus hauts niveaux.

« Le bonhomme de plus de 57 ans que je suis aujourd'hui était un gamin de huit ans à l'exode ; c'est un film gravé dans ma mémoire auquel il manque des séquences, mais certaines images restent intactes. Je me vois couché avec ma mère le long du mur d'un cimetière, un soldat me protégeant de son corps, un lieutenant debout, jumelles aux yeux, lâchant ces mots : « les salauds, les macaronis ! » mais les bombes sont tombées loin.

(...) « Je vois ce jeune soldat à St-Pourçain, dans un trou, bande de mitrailleuse engagée ; il sera tué un peu plus tard sur sa vieille pièce ; lui et d'autres braves gars ont sauvé l'honneur ce jour-là (...) Souvenons-nous des paroles de Leclerc à Strasbourg en 1944 : « Les hommes qui défilent devant vous aujourd'hui sont les mêmes que ceux de 40, mais à qui on a donné cette fois les armes pour vaincre » (et des raisons pour cela).

(...) « Je me suis intéressé de toujours à « Ceux de 40 » et à leur tragique destin. / Merci à Roger Bruge pour avoir remis les pendules à l'heure ; j'ai acheté ses ouvrages, les trois premiers, puis les cinq autres quelque temps après » (...)

Merci de tout cœur à ce non-combattant inconnu pour sa longue et passionnante lettre que je ne peux reproduire en entier. Tous les yeux de 8-10 ans n'ont sans doute pas vu comme lui le drame dont ils furent témoins... mais sa lettre porte témoignage d'une grande sincérité dans ce qu'il en a retenu et qu'il a bien voulu nous confier, un demi-siècle après.

J. T.

## LES ANCIENS DU WALDHO

LES TOUBIBS FRANÇAIS DU WALDHO (V B) EN JANVIER 1943.



De gauche à droite : Pharmacien LEFORT dit Papillon ; Dr. CASTELLI ; Dr. GUILLAUME ; Dentiste CROIZARD ; Pharmacien de LAROUSSILHE ; Dentiste ISABELLE ; Dentiste BLIN ; Médecin-Chef PAYRAUD ; Dr. RAAB ; Dentiste TEPPER ; Dr. GRANGE ; Laborantin CHARBONNET ; Dr. Joseph CESBRON.

Je reprends notre rubrique, laissée à l'abandon, par suite de mon retrait de mes fonctions de responsable du Lien, qui n'étaient plus en rapport avec mon grand âge. A l'époque, les 80 ans se profilaient à l'horizon et depuis ça n'a fait qu'augmenter. C'est notre ami TERRAUBELLA qui a bien voulu prendre le flambeau et il faut reconnaître qu'il le porte fort bien. Remercions-le pour le travail qu'il produit car je vous assure que ce n'est point une sinécure : on y reçoit plus de coups que de compliments ! Mais notre ami Jo vole au-dessus de ces contingences et conduit admirablement notre Lien.

J'ai « comme tout un chacun » noté le passage dans le Courrier de l'Amicale de noms d'anciens du Waldho, ce qui prouve que vous êtes toujours solides au poste... et c'est avec plaisir que je relève vos noms et je note que j'aurai peut-être la joie de vous rencontrer lors de notre Assemblée Générale. Hélas, ma joie sera bien éphémère car à l'Assemblée Générale les anciens du Waldho se font rares maintenant. L'âge, la maladie, et aussi la disparition complète font que nos rangs s'éclaircissent et notre vaillante petite troupe peu à peu, se volatilise dans le néant.

A l'Assemblée Générale 1989 nous étions un petit nombre d'anciens du Waldho. Tout d'abord notre Président LANGVIN, notre ancien dactylo du groupe artis-

tique, notre ami SALVAGNIAC, un des anciens médecins-chefs de l'hôpital, actuellement médecin-général, nos amis Raoul BERTIN et Mme, toujours solides au poste et toujours marchands de champagne pour le grand bonheur des amicalistes, mon ancien partenaire au théâtre du Waldho Georges PIFFAULT et Mme, notre ami René BONNAULT, un ancien de la dentisterie... et ces Dames, Veuves de nos chers compagnons disparus : Mmes Vves FOCHEUX, FAURAN, De LAROUSSILHE que nous remercions d'apporter, chaque année, la présence de ces amis inoubliables que nous regrettons tant.

L'ami DAUBIGNY nous a fait faux-bond ! Il m'avait pourtant promis qu'il serait des nôtres cette année. Que se passe-t-il ami Bajus ? Notre ami le Dr. MEULEY était en voyage et nos amis PLANQUE n'étaient pas au mieux de leur forme et n'ont pu assister à notre A.G. ; notre ami le Dr. GRANGE retenu par son service.

Je remercie notre ami le Dr. Daniel PALMER, Campagne de Brives, 04300 Forcalquier de nous avoir donné de ses nouvelles. Notre sympathique toubib passe une retraite heureuse et je ne peux résister au plaisir de publier sa lettre pour en porter connaissance à ses nombreux amis :

« ...Merci de votre carte qui m'a fait chaud au cœur et remué bien des souvenirs du Waldho. Oui, nous étions là-bas des privilégiés et j'ai gardé de notre séjour seulement les bons souvenirs en effaçant inconsciemment les mauvais moments : la vie en commun et l'amitié, le désir et la volonté de se soutenir mutuellement et de ne montrer les défaillances passagères d'un optimisme naturel ont tissé des liens entre nous, et c'est cet esprit que vous avez si magistralement ressuscité dans Le Lien. Vous pouvez être fiers de votre œuvre et je pense que tous vos camarades se rendent compte du travail que cela représente. Pour ma part, toujours très en forme ; je vis une retraite très active en alternant promenades en montagne, bûcheronnage, tours de France pour voir les enfants et même aux U.S.A. où se trouve le dernier. Pourvu que ça dure ! Je vous adresse à tous mes bien cordiales amitiés ».

Tous les anciens du Waldho se joignent à moi pour souhaiter à notre ami toubib une longue et heureuse retraite avec nos meilleurs vœux de bonne santé.

Une lettre de notre ami André CESBRON, Docteur à Champocéaux, 49270 Saint-Laurent des Autels :

« ...Je profite de cette lettre pour raconter l'histoire de ma libération en novembre 1942. Evadé de l'hôpital de Rottenmunster-Rottweil, j'ai été repris avec mes deux camarades, HUET et WAVRANT, conduit en prison après jugement, pendant trois semaines à la Waldkasern, à Villingen. Au sortir de prison, avant de partir pour Heuberg, j'ai passé la visite devant le lieutenant DAMASIO qui, à la lecture de mon nom a fait le rapprochement avec celui de mon frère, Joseph, médecin à l'hôpital du Waldhotel ; ce qui m'a permis d'être hospitalisé, après deux contre-visites allemandes, pour gale infectée et autres parasites. Je ne suis pas allé à Heuberg, mais

mes deux camarades, après Heuberg, sont partis à Rawa-Ruska. WAVRANT est mort à son retour. J'ai revu HUET dans les années 60 pour la dernière fois.

Je suis donc rentré en novembre 1942 et j'ai repris mes études à Nantes, où, étant interne de garde, le 16 septembre 1943, j'ai été enterré vivant sous les décombres de l'hôpital bombardé.

Lorsque j'ai pris ma retraite, l'autorité militaire m'a fait savoir que j'étais rentré de captivité comme « D.U. », atteint de tuberculose pulmonaire. J'en ai conclu que le Commandant WINTERMANTEL, médecin allemand, chef de l'hôpital, m'avait établi un dossier médical en béton pour m'éviter les séjours d'Heuberg et de Rawa-Ruska et rester en règle avec sa conscience et la Convention de Genève.

Il me fallait vous l'écrire.

Amitiés à tous les anciens du Waldho. Pour ce faire, mon frère et Papillon se joignent à moi ».

Eh bien, mon cher Dédé, tu nous la baillies belle ! Ainsi l'ami qui est venu me faire ses adieux, dans mon petit local-magasin de la Chirurgie, la veille de son départ, était un tuberculeux ? Ta mine réjouie d'un gars pétant de santé était celle d'un grand malade ? Nos copains qui vont lire ça vont en tomber de stupeur ! Il est vrai que notre gros WINTERMANTEL a fait d'autres miracles, et je citerai, en particulier, celui de l'homme-serpent, notre ami POTALIER, l'auteur de « Plein-Sud », qu'il a sauvé de Rawa malgré ses cinq évasions en le faisant nommer moniteur d'éducation physique au Waldho ? Fallait le faire ! Et maintenant, tuberculeux ou pas, nous sommes heureux de te savoir solide au poste. Tous tes amis t'adressent leur bon souvenir. Peut-être que nous aurons le grand plaisir de te voir, un jour, parmi nous à l'A.G. Notre bon souvenir à ton frère et à Papillon.

Un que j'aurais bien voulu rencontrer à l'A.G. c'est l'ami Jules CARLIER, mon compère du Magazin Wolfarth. Il ne quitte plus sa bonne ville de Péronne. Ça ne te rappelle rien, Jules, ce cri lancé aux quatre coins de l'hôpital par notre patron : « Who is Péronne ? » Il arrivait toujours à me retrouver car nous étions entourés de barbelés mais cela nous avait fait passer un bon moment de gaieté et ces moments-là étaient rares en captivité. Mon très amical souvenir Jules et bonne santé. L'ami Raoul me donne toujours de tes nouvelles.

Cette année je n'ai pas eu de nouvelles de mon ancien compagnon de popote Alphonse BOUTEILLE, notre brave « Flasch ». Je veux croire qu'il est toujours dans sa ferme de Bosmoreau-les-Mines, que ses ennuis de santé n'ont pas empirés et qu'il se manifesterait bientôt, à ma grande joie. Mon bon souvenir à lui et à sa famille.

D'autres, et ils sont nombreux, pourraient aussi se manifester. Qu'ils m'écrivent à l'Amicale où le Bureau fera suivre le courrier, ou à mon domicile : 60, Boulevard de Montmorency, 95170 Deuil-La Barre, afin que nous puissions maintenir, bien vivante, notre rubrique « Les Anciens du Waldho ». Merci à tous.

Henri PERRON.

## Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

## « L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE VI

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

La situation internationale prend un tour tragique quand, en septembre 1938, Antoine BLAVIEN et ses camarades, jeunes recrues de la nouvelle classe, arrivent à l'armée.

Ne sachant trop que faire d'eux, les autorités militaires les parquent dans un vaste camp où rien ne semble avoir été prévu pour les accueillir...

Justement, à propos de visage, le sien commence à se dégueulasser sérieusement. Il décide d'aller se trognoner rapides. Oui mais, un seul point d'eau valable est à 500 mètres. Lorsqu'il y parvient, ils sont une centaine à se dépatouiller autour. Juste à côté, il y a une tribu de gitans. On se demande bien se qu'ils peuvent maquiller à proximité d'un camp militaire dans une telle période. Il y a encore quelque chose de pas clair là-dedans. Les manouches cherchent du suif aux trouffions, prétendant que ce point d'eau leur appartient. De part et d'autre on sort les schlass. Bon, la journée commence bien. Trois jeunes griffons sont blessés dans la mêlée, mais les assaillants romanos sont repoussés.

Antoine interroge son pote à tête rousse qui l'avait accompagné :

— Dis donc, Briqua, si on allait au rab de jus ?

— Gi !

Les voilà barrés aux cuistances. Ça gaitouse ferme là-dedans. Ça s'affaire, ça gigote dans un pétard infernal de marmites, bassines, récipients de toutes sortes. Briqua sursaute :

— Mords, Antoine, un pitaine ! On va se faire poirer, je me taille !

Notre jeunot le retient :

— Suis-moi, on y va au toupe.

Le plus naturellement du monde, ils pénètrent dans la pétaudière. Le capitaine se tourne vers eux. C'est un vieux de la réserve. Il a les cheveux blancs et porte un uniforme qui a dû faire les Dardanelles. Bonhomme, il leur demande ce qu'ils désirent. Antoine plonge :

— Eh bien, voilà, mon capitaine, nous n'avons rien mangé depuis hier.

L'officier s'adresse aux cuistots méfiants par habitude, parce que les combines vaseuses de tous ces miriflores ils les connaissent à fond.

— Il vous reste bien encore un peu de café pour ces petits gars, donnez-leur !

Ah ! Ces réservistes ! Ça a du bon, tout de même.

Précisément, quand ils reviennent à leur baraque voilà que deux lieutenants, qui totalisent bien cent berges aux prunes, les rassemblent. Ils demandent aux candidats officiers de réserve (E.O.R.) de sortir des rangs. Manque de boc, il y en a un dans la bande de l'ex-chambre 46. Debrique, un nancéen qui ne se marre que les années bissextiles et encore, pas toutes. Fils à papa. Fayot ce c'est pas possible. A Soufflenheim c'est toujours lui qui posait des questions incongrues au pauvre caporal Murat. Des vachardes, des techniques auxquelles ce dernier était bien incapable de répondre. Comment qu'il se gonfle lorsque les deux ficelles lui attribuent les fonctions de Sergent. Vous vous rendez compte ? Serre pattes même pas un mois après son arrivée au régimetoque ! Antoine se dit que ça ne va pas être de la gaufrette avec ce pisse froid. Il ne se goure pas. L'autre pomme se prend tout de suite au sérieux. Il devient illico distant, hautain, méprisant et répond aux problèmes de ses compagnons d'infortune par un guttural :

— Je ne veux pas le savoir ! ou — Ejectez-vous de là ! Brutal comme un bruit de culasse du Lebel 1820 modifié 34, il va jusqu'à leur faire nettoyer la cambuse à fond. Antoine préfère ne pas avoir cette horreur. Phago et Régu froncent les sourcils. Amboire serre les dents. Il ricane :

— Eh ! Les potes, vous voulez parier que je lui fais une grosse tête ?

Décidément, l'encéphalocèle c'est une manie chez lui.

Mercredi 28 septembre.

Durant ce temps-là, dans les hautes sphères, cela ne s'arrange pas. La France est enquiquinée par ses traités d'assistance. Les english marchent au frein. Les ricains bonissent qu'ils veulent rester neutres. Les belgiques qu'ils empêcheront les Français de passer s'ils veulent tambouriner. Néanmoins, tout le monde est embarqué dans le rafiot d'une manière ou d'une autre.

Dans les rues de Panam, on voit des vieux birbes habillés en kaki, vanneurs comme des aviateurs. Les gosses sont expédiés en province avec des fiches d'identité accrochées au cou. Les gens s'amusent à se faire peur avec les masques à gaz qu'on leur a remis ; il y a même des demi-sel qui les utilisent pour leurs casses. Sur les tinettes, on arrime les ballots pour mettre les adjas vers sa terre natale répudiée depuis des années. Personne n'est vraiment bonar pour aller se faire dessouder à la chicore, la torchonnerie, l'enfoirer manerie de la défonce entourloupéteuse. Nul n'est fierot, on répète même que le ministre des travaux publics a dit qu'il préférerait un coup de pied au derrière qu'une balle dans la tête.

Ce jour-là, les Anglais lancent le « Queen Elisabeth », le plus grand paquebot du monde, devant des milliers de personnes enthousiastes.

Judi 29, vendredi 30 septembre.

Et puis, c'est Munich ! La réunion à quatre. Inutile d'en faire un plat. Il y a eu, là-dessus, tellement de bouquins, de récits, d'articles, de documents, d'échos, d'anecdotes, de supposées indiscretions, d'explications par des guignols qui n'étaient pas nés quand c'est arrivé, qu'il est inutile de mêler notre voix au chœur antique. Tous les protagonistes en auront encore pour quelques berges à faire lartir la planète. Ensuite, op là ! Terminé, aux suivants.

Pour les amoureux des particularités, on peut signaler que l'horoscope du jour annonce : « qu'on sera tenté de se perdre dans des questions de détails et de s'embarasser par des complications inutiles ».

A la « Gaité Clichy », un des cinoches préférés d'Antoine, on passe « Quatre hommes et une prière » Et à la « Gaité Rochechouart » : « Les deux bagarreurs ». Y'en a qu'aiment la provoque.

Bref, les Sudètes exigées par le manitou du Grand Reich, c'est sur un plat d'argent qu'on lui refille avec, en prime, quelques minorités polonaises et hongroises. Après ça, on rentre la queue entre les pattes en se disant qu'on va se faire enguirlander par le peuple qui n'apprécie pas la dégonfle. Les reniements, les compromissions. Pas la peine de se prendre pour la « merde dans un bas de soie » chère à Napolémuche. Il vaut mieux récupérer ses forces dans la chopinette.

Erreur mes enfants ! Le peuple, il est tout joisse. « Vive les sauveurs de la paix ! » qu'il braille, inconstant et futile. Faut dire qu'on lui en a pas mal planqué, au peuple, comme toujours. Il se croit encore dans « les années folles », il danse la « chamberlaine » dans les bals publics, il va dire « merci » à la tombe du soldat inconnu. Les vioquards de 14-18 défilent avec fanions et médailles. Tout le monde il est content. La tabasserie est remise à plus tard. On va pouvoir remettre son bénard de golf, jouer les tombeurs du dimanche à Nogent, se farcir du tutu et de la fritanche dans les guinguettes. Sans compter les grossiums qui commencent à sentir le roussi et qui en rajoutent.

Tout de même, à partir de ce moment-là, on se dit qu'il serait temps de mettre les bouchées doubles si l'on ne veut pas se faire ratisser par moustaches de traître. L'imprévoyance, ça ne peut pas durer éternellement. Ça ne donne pas confiance un bled où les matous ne font que renacier, tergiverser, discuter, déjà qu'on n'a pas bonne presse à l'étranger.

Terminée la fouille merderie. Aux actes !

Et les petits gars de la classe 38 à Oberhoffen !

Eh ! bien, ils sont toujours là, car les réservistes ne sont pas encore démobilisés.

Cependant, leurs conditions de vie se sont améliorées. On les a installés dans un grand bâtiment, style 1860, aux chambres de quinze lits. Pour ceux de la 46, Debrique est toujours leur chef provisoire. Il s'est foutu des galons dont tout le monde rigole ; mais s'est assagi. Il ne donne plus d'ordres, mais seulement des conseils. La promesse de « grosse tête » chère à Amboire doit bien y être pour quelque chose. Il ferme les yeux sur les fantaisies des loustics. C'est préférable. Par exemple, les lavabos officiels sont au rez-de-chaussée alors que leur carrée est au troisième. Ce n'est pas normal. Dès le deuxième jour, Antoine, toujours fureteur, repère, au fond d'un couloir obscur qu'il a déniché, une porte fermée sur laquelle, en lettres minuscules, on lit : « Lavabos ». Il va chercher le gros Maleuf. Lui, avec ses 90 kilos, la lourde ne fait pas le poids. A l'intérieur, sur une étagère, ils trouvent la clef. Un double, sans doute. En tout cas, depuis, tous les matins, des ombres furtives, armées de serviettes, savon, gratte couenne et tout le toutime pour se décrasser, glissent jusqu'à la porte, et murmurent : « Montmartre ».

C'est le mot de passe, le magique, le sésame indispensable pour se faire ouvrir si un gosse est déjà dans la pièce d'eau. Un gradailou peut toujours se pointer et tambouriner, quedalle il obtient.

A part ça, ils font de l'instruction militaire avec leurs vieux officiers de réserve tout épatés d'avoir des gosses à commander. Comme ils sont presque tous pères de familles, ils les chouchoutent, leurs « hommes ». Leur font mollement faire de l'exercice. Vont discuter avec les cuistots pour la qualité de la tambouille. Téléphone jusqu'à chez le gouverneur militaire de Strasbourg pour leur obtenir des autocars s'il faut aller faire de la théorie sur le Diésel de casemate à Haguenau distant de 7 km. Ils les accompagnent aux radiographies. Tombent des nues quand on leur confie l'armement prévu pour les gardes de nuit : des branches d'arbres taillées en forme de fusil. Avec le bout gratté pour faire baïonnette. Vous marrez pas ! C'est authentique ! Sûr que si le pontife de schleusie il avait su ça, d'avantage qu'il en aurait demandé aux pétochards de Munich...

Ensuite, ce sont les piquettes.

A la griffe, tous ceux qui l'ont fait vous le diront, c'est fou ce que l'on aime vous larder le cuir pour un oui pour un non. Le bœuf qu'est pas à point, pof ! une picouse ; le mouton qu'est saignant, paf ! On rebiffe. Et comme ce ne sont pas forcément des raffinés qui manipulent les seringues, ça ne donne pas toujours des résultats époustouffants.

Ce jour-là, on ne fait pas de détail. De tout on a dû leur filer dans l'ampoule. De l'anti-vérole, de l'antitétanique, antidiphthérique, antityroïdique. Que sais-je encore ! Un amalgame, un concentré de toutes les pourritures de la terre. Tout ce qui voltige dans la stratosphère, la mésosphère, des billions de microbes agressifs, virulents, hargneux, glutons, méchants comme des contrôleurs des contributions. Des qui vous retombent comme ça, sur la fiole, sans qu'on leur ait rien demandé.

Trois cents, ils font la queue devant la porte de l'infirmerie. Pâles comme des fabricants de boules carrées, un perdant au tiercé, un plat d'œufs à la neige, un albinos qui se tape un coup de blanc. La mandechiquoise ratatinée comme les morceaux de mou de veau qu'on baptise « petits gris » dans la grande restauration, ils ont. Dans le tas, y'en a même qu'ont l'imagination plus fertile que les autres : ils quimpent en digue-digue rien que de penser au sabrage. On les ramasse à la pelle, comme les feuilles mortes, mais sans clairon. Suffit qu'ils matent la tronche de ceux qui sortent du carnage et ils sont dans les vapes.

Après ça, deux jours exempts ils sont, les mouflagats, avec une sacrée douleur qui leur paralyse tout le côté gauche. Pour couronner le tout, on les fout à la diète sous prétexte que la bectance pourrait être mauvaise pour leur œsophage. Déjà qu'ils n'en clapent pas épais en temps ordinaire, dans ce foutu camp de mes fesses ; c'est pas ça qui risque de les requinquer.

Aussi sec, Antoine va aux renauds. Pas du genre brebis de Panurge notre Titi. Il voit bien qu'on les prend pour des jobrils dans ce bastingue et le dit aux copains.

— C'est pas tout ça, les mecs, mais faut jaffer !  
— Mais, la diète ?  
— Mon cul ! Quand on bouffe pas, on perd ses forces.

Seulement, voilà, pour avoir la croûte, il faut une autorisation spéciale du bureau de la compagnie ; tout ce qu'il a pu dégauchir, c'est un papelard relatif au remplacement d'un balai. Il interpelle Laracine :

— Dis donc, toi, le vicemarle, tu sais te servir de tes digitales ?

— Ben, un peu...

— Tu pourrais reproduire le tampon de ce bon avec une patate ?

— Et comment !

— Dac, on va en chercher une.

Dans les casernes, on ne sait pas pourquoi, les pommes de terre c'est ce qu'on trouve le plus avec les clops et les boutons. Cinq minutes après, malgré la douleur et les frissons de fièvre, il en ramène une, notre champion.

Coupée en deux, artistiquement ciselée par notre Juvet de pacotille, cela devient un superbe cacheton que l'on imbibe d'encre à stylo versée sur un buvard. Cloc ! « Bon pour quinze repas » qu'il écrit sur un papelard, le jeunot. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il soit aidé. A part Laracine, tous les autres se déballonnent. Ils se foutent même de lui, parient qu'il ne réussira pas. Qu'il va se faire foutre dedans. Qu'ils diront qu'ils n'étaient pas dans le coup. Bref, l'inévitable courage des masses qui ne savent que subir. Mais l'Antoine, les humains, y'a un bail qu'il en connaît un rayon. Pas lourd ça pèse dans sa balance cogiteuse. S'il se mouille dans cette affaire, ce n'est pas pour ces gugguses trembleurs, mais parce que lui-même a les crocs et qu'il n'a rien trouvé d'autre pour y remédier rapides.

Les cuistanciers, quand il se pointe avec son torchifs, sont plutôt réticents. Leur chef se tortille méfiant dans ses gros doigts spatulés. Kif-kif, Maigret il le bigle. Pose des questions :

— Ils sont pas piqués dans votre canfouine ?

— Non, on était de garde.

— Ah ! Bon.

Il remplit les bouteillons à ras bord. Il a du rab. Forcément, avec tous ces zigues qui ne salivent pas.

A suivre.

Tous droits réservés. A. BERSET,  
Le Lien VB - X A, B, C et A.C.

EXPRESSIONS, TRADUCTION :

Faire lartir : ennuyer. Napolémuche : Napoléon. La chopinette : la bouteille. Joisse : satisfait. La tabasserie : la guerre. Bénard de golf : knickerboker. Du tutu : du vin. Les grossiums : les riches. Se faire ratisser : se faire battre. Fouille merderies : complications oiseuses. Gratte couenne : gant de toilette. Un gonce : un gars. De schleusie : d'Allemagne. Larder le cuir : piquer. Mandechiquoise : verge. Sabrage : piqûre. Aller aux renauds : se fâcher. Jobrils : arriérés. Bastingue : (fcl) foutoir. Jaffer : manger. Dégauchir : trouver. Mon cul : pas question. Digitales : doigts. Balance cogiteuse : jugement. Trembleurs : effarouchés. Canfouine : chambre. Ne salivent plus : n'avalent plus.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

## REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

N° 3 - Septembre

GUERRE 1939-1945 ; Jean de Latre

Prix : 75 F.

Adresse : Château de Vincennes  
94304 Vincennes Cedex

## SOLUTION DES MOTS CROISES N° 456

HORIZONTALEMENT :

I. - Fragilise. — II. - Autoradio. — III. - ST. - Aie. — IV. - Cime. - Défi. — V. - Ilets. - Le. — VI. - Saucisson. — VII. - TNT. - Go. - Un. — VIII. - Eternisée. — IX. - Sesterces.

VERTICALEMENT :

1. - Fascistes. — 2. - Rutillante. — 3. - A.T. - Meutes. — 4. - Go. - ETC. - R.T. — 5. - Ira - Signe. — 6. - Laid. - Soir. — 7. - Idée. - Sc. — 8. - Si. - Flouée. — 9. - Eoliennes.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE